

## RAPPORTS ITALIENS SUR LES AFFRONTEMENTS DE L'ANNÉE 1456 EN EUROPE CENTRALE-ORIENTALE

IOAN-AUREL POP  
et ALEXANDRU SIMION

### 1. ASPECTS GÉNÉRAUX ET PRÉMISSSES

Deux événements qui ont eu lieu en 1453 et 1456, bien qu'apparemment difficiles à comparer, ont au moins un dénominateur commun : ils mettent en évidence le grand affrontement entre Occident et Orient, entre deux mondes en cours de changement. En 1453, le nouvel empire des sultans, qui avait au fur et à mesure englouti celui des basileus, établissait fermement sa résidence dans l'ancienne capitale du monde chrétien (c'est-à-dire dans la Nouvelle Rome, la cité impériale de Constantin le Grand), pervertissant complètement sa vocation. L'année 1456 marque la revanche du monde chrétien européen sur l'empire des sultans en pleine ascension, qui avait commencé son avancée vers la première Rome, la Rome éternelle, et vers ses symboles plus ou moins éloignés (les royaumes apostoliques de la première ligne). Sur ce chemin belliqueux il y avait, naturellement, des fragments importants de « Byzance après Byzance », telles les Principautés roumaines, que les Ottomans n'avaient pas l'intention d'épargner.

Les événements de l'an 1456 ont eu une influence considérable sur le monde sud-est européen, notamment sur la Hongrie, la Valachie, la Moldavie, la Pologne, l'Allemagne, en fait sur toute l'Europe chrétienne, dirigée, souvent de manière symbolique, par l'Empire et le Saint-Siège. Le plus connu et le plus significatif de ces événements a sans doute été la victoire des chrétiens sur les Ottomans à Belgrade, en juillet 1456<sup>1</sup>. Sous la commande du « dernier grand croisé européen », Iancu/Ianko (Jean) de Hunedoara (Jean Hunyadi, Hunyadi János, Johannes de Hunyad)<sup>2</sup>, des dizaines de combattants, de différentes ethnies et confessions

<sup>1</sup> Ana Dumitran, L. Mádly, Al. Simon (edited by), *Extincta est lucerna Orbis: John Hunyadi and his Time (In memoriam Zsigmond Jakó)*, dans *Mélanges d'histoire générale*, Nouvelle Série (general editor Ioan-Aurel Pop), section I. Between Worlds, no. 2, Cluj-Napoca, 2009, 562 p. + XXXII p. et 34 figures.

<sup>2</sup> C. Mureșan, *Iancu de Hunedoara*, II<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1968; M. P. Dan, *Un stegar al luptei antiotomane. Iancu de Hunedoara*, Bucarest, 1974; A. A. Rusu, *Ioan de Hunedoara și românii din vremea lui. Studii*, Cluj-Napoca, 1999.

(hongrois, slaves, roumains, germaniques, sicules, « latins » et « byzantins »<sup>3</sup>) y ont résisté au siège des conquérants de la Nouvelle Rome (Constantinople), évitant la chute de la Hongrie et empêchant pour environ trois quarts de siècle l'avancée des Ottomans vers le centre de l'Europe. C'est la première grande « croisade » gagnée par les chrétiens contre l'autre empire, qui était entré en possession de l'héritage byzantin et l'avait assumé sous une forme *sui generis*, transformant l'ancienne rivalité politico-spirituelle entre les deux empires européens en un assaut militaire de l'Orient contre l'Occident.

D'un certain point de vue, la bataille de 1456 est la continuation de l'affrontement évité en 1453, sous les murailles de Constantinople, lorsqu'on supposait que tout le « monde chrétien » – autrement dit ce qu'on avait appelé le *Commonwealth* byzantin et celui latin (symbolisés par les empires adjacents) – se serait opposé au « monde païen » (symbolisé par l'empire des sultans)<sup>4</sup>. La préfiguration de ce grand affrontement entre les empires peut déjà être saisie avant la prise de Constantinople. Bien que Jean Hunyadi n'ait jamais accédé au trône, sa qualité de défenseur de la Chrétienté et de lieutenant du roi lui a assuré un prestige incommensurable dans le contexte de la « crise constitutionnelle » que le Royaume de Hongrie a connue après 1444. À ce moment-là, suite à la croisade échouée de Varna, soldée par la mort du roi Vladislav I<sup>er</sup>, un nouveau souverain, Ladislav V, fut retenu par le « roi des Romains », Frédéric III de Habsbourg. Une partie des magnats hongrois formèrent bientôt une ligue (1450) et se réconcilièrent avec Frédéric III, le « roi des Romains », concluant un arrangement « constitutionnel » par lequel Ladislav V entra jusqu'à l'âge de la majorité sous la tutelle (protection) du susmentionné souverain Habsbourg (et ensuite, en 1458, sous la protection de Jean Hunyadi). Le protecteur du roi hongrois et, par extension, de toute la Hongrie, était couronné en 1452 à Rome comme « empereur des Romains »<sup>5</sup>.

Dans ce cadre, qui a été facilité par le dialogue établi après l'union religieuse de Florence, les puissances politico-militaires occidentales (le pape, l'empereur, le roi de Hongrie, Jean Hunyadi) ont répondu aux demandes d'aide de Byzance. Le pape avait même imaginé un plan vaste, d'intervention massive auprès des puissances catholiques directement intéressées, pour que celles-ci viennent avec un

<sup>3</sup> L'événement avait lieu 17 ans après le Concile de Florence (1439), qui avait décidé l'union des deux Églises chrétiennes et généré une certaine solidarité entre les chrétiens, issue surtout de la nécessité d'une défense commune face aux attaques ottomanes. Voir Ch. Gastegeber, I.-A. Pop, O. J. Schmitt, Al. Simon (édité by), *Church Union and Crusading in the Fourteenth and Fifteenth Centuries (Transylvanian Review, XVIII, Supplément 2)*, dans *Mélanges d'histoire générale*, Nouvelle Série (general editor Ioan-Aurel Pop), section IV. Worlds in Change, no. 1, Cluj-Napoca, 2009, 444 p.

<sup>4</sup> Dan Ioan Mureșan, *Le Royaume de la Hongrie et la prise de Constantinople. Croisade et union ecclésiastique en 1453*, dans Ana Dumitran, L. Mádly, Al. Simon (édité by), *Extincta est lucerna Orbis: John Hunyadi and his Time...*, p. 465–490.

<sup>5</sup> Il est vrai que peu de temps après, suite à une révolte dans les pays autrichiens, soutenue par le comte de Cilly, l'empereur Frédéric se voit obligé de renoncer à la tutelle de Ladislav V, mais il garde pour plusieurs années encore la Sainte Couronne de la Hongrie. I. D. Mureșan, *Le Royaume de la Hongrie...*, p. 473.

soutien effectif<sup>6</sup>. Même si ce projet général n'a pas abouti, la Hongrie a toutefois agi de manière positive en vue de la défense de Byzance. Une semaine avant le siège de Constantinople, une ambassade hongroise venait, semble-t-il, informer le sultan des nouvelles réalités politiques de Hongrie : la « protection » de Frédéric III sur la Hongrie, le couronnement de celui-ci comme empereur, les accords conclus entre l'empereur et Jean Hunyadi, la stabilité du pays et sa possibilité de se mobiliser en vue de l'éventuelle défense de la capitale de la Chrétienté orientale. Dukas, en expliquant le rôle de l'ambassade, dit que le roi de Hongrie était devenu empereur des Romains, couronné par le pape Nicolas V. Toute confuse qu'elle puisse paraître, cette interprétation n'est pas loin de la vérité, du moment que le roi légal de Hongrie, Ladislas V, avait été à Rome, dans la suite de son oncle, pour participer à son couronnement. Et plus encore : l'interprétation de Dukas pourrait aussi être issue du statut de la Hongrie de protégée du Saint Empire, étant donné que la garde de sa propre couronne avait été confiée à l'empereur Frédéric III. Il était donc tout à fait normal de considérer que celui qui détenait la couronne de la Hongrie, et venait d'être couronné empereur, était en même temps souverain de ce pays. On a au fil du temps suggéré au sultan que toute attaque contre la Hongrie était un attentat contre un pays protégé par le Saint Empire et dirigé par un Habsbourg. Cependant l'empereur Habsbourg avait à un moment donné quitté la Hongrie, laissant le champ libre à Jean Hunyadi d'assumer une mission impériale, celle de rempart de la chrétienté. C'est ce qui détermina l'auteur byzantin Zotikos Paraspondylos à appeler le combattant de Varna et de Belgrade « empereur » et « oint du Seigneur comme successeur des Romains », « vengeur des chrétiens » ou « grand conquérant »<sup>7</sup>. Il est comparé à Samson des Évangiles, à Alexandre Macédoine et à Constantin le Grand<sup>8</sup>. Autrement dit, aux yeux de certains observateurs contemporains, Jean Hunyadi – avec sa personnalité écrasante et son immense prestige –, en dépit des fissures qui se laissaient entrevoir dans son propre pays, pouvait jouer à Belgrade, où il avait pris la tête de tous les chrétiens, le rôle d'empereur.

\*

La bataille de l'été 1456, même si minimalisée parfois, a été considérée dans la plupart des cas – aussi bien à son époque que plus tard – comme l'une des plus

<sup>6</sup> I. D. Mureşan, *Le Royaume de la Hongrie...*, p. 476.

<sup>7</sup> Haralambie Mihăescu, Radu Lăzărescu, Nicolae-Şerban Tanaşoca, Tudor Teoteoi, *Izvoarele istoriei României*, vol. IV, *Scriitori şi acte bizantine din secolele IV–XV*, Bucureşti, 1982, p. 392–397, I. D. Mureşan, p. 489–490.

<sup>8</sup> Voir aussi les commentaires de Ekaterini Mitsiou, *John Hunyadi and Matthias Corvinus in the Byzantine Sources. With an excursus on the "Greek poem on the Battle of Varna"*, dans Christian Gastgeber, Ekaterini Mitsiou, I.-A. Pop, Mihailo Popović, Johannes Preiser-Kapeller, Al. Simon (coord.), *Matthias Corvinus und seine Zeit. Europa am Übergang vom Mittelalter zur Neuzeit zwischen Wien und Konstantinopel*, Wien, 2011, p. 223–229.

importantes victoires chrétiennes sur les assiégeants de l'Europe, véritable pierre de touche pour l'évolution ultérieure de la civilisation sur le vieux continent<sup>9</sup>. La vérité est que, dans ce cas aussi, l'analyse historique des faits est loin d'avoir été achevée, pour la simple et bonne raison qu'une grande quantité des sources de l'époque (conservées dans plusieurs archives et écrites dans différentes langues) continue à rester inconnue, ne pouvant donc pas être étudiée et encadrée dans le tableau historique général du temps.

Cette victoire chrétienne<sup>10</sup>, comme d'ailleurs les faits qui l'avaient précédée ou succédée, ont généralement été connus dans l'ouest de l'Europe, à Rome, Venise, Milan ou Florence, de même qu'à Madrid, dans le Royaume de France ou dans le monde germanique. Il y avait déjà sur le continent européen un réseau d'envoyés officiels (émissaires, ambassadeurs) et non-officiels (espions) – et souvent des combinaisons entre ces deux catégories – qui informaient régulièrement et avec empressement leurs patrons et maîtres de tout ce qui se passait d'important, notamment dans les points chauds d'affrontement direct entre le monde européen (chrétien) et celui ottoman (islamique). Le mieux informées et dotées de ce point de vue étaient les cours princières de la Péninsule italique, principalement le Saint-Siège, Venise, Milan, Gênes, Naples, Florence. Ainsi, dans les archives milanaises on peut trouver des sources significatives (surtout des rapports ou, comme l'on dit en italien, *dispacci*) relatives à tous les événements notables de l'an 1456 qui ont eu lieu en Hongrie ou dans son voisinage. Il y a des données sur les préparatifs de la bataille de Belgrade et sur l'affrontement proprement dit. D'autres ont trait à la grande victoire chrétienne, à la personnalité du héros vainqueur mais aussi à sa mort, survenue peu de temps après. On peut également trouver des renseignements sur la retraite des troupes ottomanes, sur l'attitude du roi Ladislas V le Posthume, sur le conflit entre le fils aîné de Jean Hunyadi et le comte Ulrich von Cilly, sur l'assassinat de ce dernier (en novembre 1456), sur la condamnation et ensuite la décapitation de Ladislas de Hunedoara (en mars 1457) etc.

## 2. DES RAPPORTS MILANAIS DE 1456 SUR LES ÉVÉNEMENTS DU DANUBE

Nous avons choisi les documents milanais les plus significatifs qui reflètent ces événements<sup>11</sup>. Ainsi, le 27 avril 1456<sup>12</sup>, Jean, l'évêque de Pavie, écrivait (en

<sup>9</sup> I.-A. Pop, *La battaglia di Belgrado (1456) nelle testimonianze venete*, dans le vol. *ΦΙΛΑΝΑΓΝΩΣΤΗΣ. Studi in onore di Marino Zorzi*, soigné par Chryssa Maltezou, P. Schreiner et Margherita Losacco, Istituto Elenico di Studi Bizantini e Postbizantini, Venezia, 2008, p. 339–348.

<sup>10</sup> Voir N. Housley (edited by), *Crusading in the Fifteenth Century: Message and Impact*, London and New York, 2004.

<sup>11</sup> Voir aussi Al. Simion, *The Milanese Reports on the Hungarian Events of 1456*, dans V. Sârbu, C. Luca (éditeurs), *Miscellanea historica et archaeologica in honorem professoris Ionel Căndea*, Brăila, 2009, p. 249–260.

<sup>12</sup> Archivio di Stato di Milano (ASM), Archivio Ducale Sforzesco (ADS), Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n. (documenti non numerati).

tant qu'émissaire ou « orateur ») au duc Francesco Sforza qu'il avait été mis au courant de ce que « le voïvode Jean (Jean Hunyadi), ancien gouverneur de la Hongrie »<sup>13</sup>, de plein accord avec les barons et les autres, avait pris l'initiative de combattre les Turcs, que le despote de la Serbie (Georges Brankovič) avait été mis en liberté, qu'il n'y avait pas de nouvelles sur l'accord (préconisé) entre la Hongrie et le susdit gouverneur, mais que ces nouvelles, il l'espérait bien, devaient arriver sous peu. L'évêque écrivait aussi avoir beaucoup encouragé par ses lettres à la fois le pape et le susdit gouverneur. Il adresse ensuite au duc une requête personnelle, liée à la récupération de quelques biens qui lui appartenaient et qu'un certain Martino Grasso s'était appropriés.

Le 18 juin 1456, un autre Milanais, Antonio Guidobono, ambassadeur à Venise, répondait à quelques questions que le duc de Sforza lui avait posées (dans une lettre datée à Milan le 15 juin)<sup>14</sup>. Il lui annonçait que « le Turc était arrivé dans les contrées de la Valachie et de celles du despote de la Serbie, à la tête d'une grande armée » ; le despote (Georges Brankovič), pensant que le Turc attaquait « en désordre » (de manière désorganisée), était venu à sa rencontre à la tête de quelque huit milliers de combattants ; il constata cependant que les Turcs s'étaient bien préparés et subit de graves conséquences : la plupart des huit milliers de combattants sont tombés prisonniers ou ont trouvé la mort. Alors que le Turc – ajoutait Guidobono – entendant que le pape, le roi d'Aragon et le duc de Bourgogne envoyaient au même moment des troupes vers Constantinople, décida de faire marche arrière pour veiller sur la susdite ville ; ce qu'il fit aussitôt, retirant une partie de ses meilleurs hommes et laissant les autres causer des dégâts au despote et aux Roumains. Jean Hunyadi (appelé d'habitude, par une corruptèle, *Biancho*)<sup>15</sup> était resté dans le voisinage, pour assurer la défense au Danube, en attendant la grande armée des Hongrois, qui ne pouvait se réunir avant le 1<sup>er</sup> août, après la récolte. Ces nouvelles provenaient de bonnes sources, d'un Vénitien qui avait quitté Jean 18 jours auparavant (soit autour du 1<sup>er</sup> juillet).

L'autre diplomate, l'évêque de Pavie, écrivait le 23 juillet 1456 de Wiener Neustadt au duc de Milan qu'à cause de l'agitation et surtout « de tant de nouvelles malheureuses liés aux Turcs » il n'a pas pu entrer chez l'empereur pour cette « affaire à nous »<sup>16</sup>. Il donne ensuite des détails sur les Turcs : le sultan était lui-même

<sup>13</sup> Jean Hunyadi, à cette date-là capitaine général du royaume, avait été voïvode de Transylvanie (1441–1446) et gouverneur de Hongrie (1446–1452), mais il eut aussi d'autres titres. Le titre de voïvode (entre autres) était porté par les dirigeants de Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie.

<sup>14</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Venezia, carteggio 343, fascicolo 6, s.n.

<sup>15</sup> I.-A. Pop, *A Few Considerations Regarding the Name of Matthias Corvinus*, dans *Transylvanian Review*, vol. XVIII, no. 3, Autumn 2009, p. 3–12; I.-A. Pop, *Numele din familia regelui Matia Corvinul – de la izvoarele de epocă la istoriografia contemporană*, dans *Studii și materiale de istorie medie*, vol. XXVI, 2008, p. 111–138.

<sup>16</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n. Cette « affaire à nous » concernait un préconisé traité entre le duc Francesco Sforza et l'empereur Frédéric III pour la réglementation des rapports entre l'Empire et le Duché de Milan et l'établissement du statut de ce dernier.

arrivé au Danube « à la tête d'une grande foule de différentes ethnies » et d'environ 200 galères ; il fit construire un pont sur la rivière Sava, ce qui lui permettait de parvenir jusqu'en Slavonie, soit à proximité de l'Italie. Dans ce mauvais état de toute la chrétienté – disait le même rapport – aucun prince ne bouge pour donner du secours, excepté « ce Jean Voïvode digne de toutes les honneurs, le chrétien le plus infatigable », qui fait de son mieux avec son armée, affrontant le Turc. Mais, dans les conditions où il manque de tout soutien – disait encore l'émissaire – cette résistance ne va pas durer. Le duc de Milan était en même temps informé qu'il n'y avait pas de nouvelles au sujet de « notre affaire ».

Le 4 août 1456, le même émissaire perspicace écrivait toujours d'Autriche au duc de Milan de n'avoir pas encore eu « l'opportunité » de traiter cette « affaire à nous », en raison du fait que l'empereur était trop impliqué et occupé avec les différends qu'il avait avec le roi de Hongrie, ainsi qu'avec les conspirations ourdies contre lui par certains barons et nobles<sup>17</sup>. Quelques jours après, l'évêque de Pavie trouva toutefois le bon moment pour négocier le traité, de paix ou d'armistice, entre l'Empire et le Duché de Milan, acte bien accueilli par le Habsbourg. Le rapport annonçait ensuite la victoire des chrétiens sur les Turcs, attachant la copie de la lettre écrite par « ce très courageux et bon chrétien prince, Jean Voïvode, comte de Bistrița » et précisant que le roi de Hongrie allait envoyer l'un de ses proches – monsieur Georges, prévôt de Bratislava, très bon ami de l'évêque de Pavie – chez le duc milanais, après que cet émissaire eût passé par Rome.

Le 29 août 1456, les nouvelles concernant les événements étaient, certes, beaucoup plus nombreuses, dont quelques-unes très bonnes, d'autres tristes<sup>18</sup>. Le même « serf » Jean, évêque de Pavie, confirmait, par exemple, la victoire de Belgrade, ainsi que la mort du héros vainqueur, « Jean Voïvode ». Parmi les rumeurs moins crédibles figuraient la mort du sultan et la mise en fuite des Turcs de Constantinople. Des données plus réalistes concernaient le retour du roi Ladislas V dans son pays (en Autriche), la prépotence du comte de Cilly, qui « fait tout » en Hongrie, la présence du cardinal Juan de Carvajal à Belgrade, lieu vers lequel se dirigent des armées de croisés, le campement sur l'ordre de l'évêque de Pavie d'environ six mille hommes bien armés au dehors de Vienne avec l'espoir de former une grande armée en Autriche, le plus tard jusque l'année prochaine, en 1457.

Le plus ample et le plus complet de ces documents est le rapport du 1<sup>er</sup> décembre 1456, qui fait aussi une synthèse, tirant des conclusions au sujet de plusieurs événements qui s'étaient passés au cours de cette année trouble<sup>19</sup>. L'auteur du rapport est Jean de Ulesis, l'ambassadeur de Milan à Vienne, qui déplore au début la durée de son voyage (22 jours depuis Milan jusque dans la capitale des Habsbourg), très dangereux, comme pour s'excuser auprès de son maître pour n'avoir pas donné de nouvelles pendant tout ce temps-là. Une des causes du retard avait été la

<sup>17</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

<sup>18</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

<sup>19</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

nécessité d'un sauf-conduit pour pouvoir traverser en sûreté les lieux contrôlés par le comte de Cilly ; même dans ces conditions – disait le diplomate –, comme il était tombé sur le camp des ennemis installé dans le lieu appelé « Sous Vienne », à environ 20 mille de Wiener Neustadt, il a dû attendre l'arrivée d'une escorte qui allait le conduire dans la susdite ville. La première nouvelle était au sujet de l'évêque de Pavie, qui, 15 jours auparavant, était partie de la ville (« Nova Citta ») pour Nürnberg, où devaient se rencontrer tous les princes d'Allemagne et les électeurs de l'Empire et où l'empereur était « cité » aux côtés d'autres princes, le jour de Saint-André (30 novembre 1456), « pour traiter de l'anéantissement du Turc ». L'émissaire sait que « sa majesté » n'a pas l'intention de s'y rendre et veut envoyer un représentant. En l'absence du monseigneur de Pavie (qui était trop loin pour pouvoir être convoqué), Jean de Ulesis avait décidé de ne pas le suivre, mais de rester sur place pour apprendre directement de « sa majesté impériale » ce qui aurait dû lui dire le susdit évêque. La question principale, pour la narration de laquelle l'émissaire prodigue tant d'espace et d'encre, est l'accord que le duc Francesco Sforza voulait conclure, à son avantage, avec l'empereur Frédéric III. Dans la question de cet accord, les opinions étaient divergentes : l'empereur prétendait, en échange de la reconnaissance du duché de Milan comme le fief héréditaire de la famille Sforza, un cens annuel et autres subsides, alors que le duc milanais voulait maintenir le duché libre de toute obligation, bénéficier « d'amples privilèges », comme ses prédécesseurs, acceptant toutefois le paiement d'une petite somme d'argent (unique au début), de commun accord avec « sa majesté ». Les détails de la préconisée entente – largement exposés dans le rapport – ne présentent aucun intérêt pour notre démarche. Nous précisons tout de même que Jean de Ulesis donne les noms des personnes qui l'ont aidé dans la mission que lui avait confiée son maître, il assurait celui-ci de la bienveillance de « sa majesté » mais n'obtint rien de concret, puisque l'empereur sollicitait l'envoi d'un nouvel « orateur », avec pleins pouvoirs, pour traiter sérieusement et trancher la question. Jean de Ulesis ajoute encore que le nouvel envoyé devait avoir sur lui suffisamment d'argent pour « graisser la patte » de tous ceux qui allaient le conduire chez le souverain et vers la conclusion de l'accord.

Quant aux questions hongroise (et germanique), l'émissaire offre des données précises, bien que certaines soient des rumeurs : la nouvelle au sujet de la mort en Hongrie du comte Ulrich de Cilly<sup>20</sup>, tué par le fils de celui de « bon souvenir » Jean Hunyadi (avant que le défunt comte ait réussi à tuer lui-même l'assassin, comme il l'avait menacé) ; le roi Ladislas V serait en mauvais état (incertain), du moment que le souverain était la marionnette du comte de Cilly ; les Hongrois sont des gens infidèles, faibles et font preuve d'inconstance à l'égard de leurs seigneurs et surtout de leurs princes ; tous les conseillers et toute la suite dudit comte ont été arrêtés et retenus et leurs affaires ont été pillées. L'émissaire constate, à juste titre, que tout

<sup>20</sup> J. Grabmayer, *Das Opfer war der Täter: Das Attentat von Belgrad – über Sterben und Tod Ulrichs II. von Cilli*, dans *Mitteilungen des Österreichischen Instituts für Geschichte*, vol. CXI, no. 3-4, 2003, p. 286-316.

le monde se réjouissait « dans ces contrées-là » de la mort du comte, les gens sachant qu'il était la cause de cette guerre contre l'empereur, qu'il avait été un tyran qui voulait « corrompre » toute l'Allemagne et y apporter « de mauvaises mœurs », qu'il avait par testament légué tous ses domaines et toute sa fortune au roi de Hongrie (car il n'avait pas d'enfants), au grand mécontentement de l'empereur, puisque le défunt avait eu en possession « des terres et des lieux » qui appartenaient à l'Empire et ne pouvaient pas être aliénés. Le diplomate ajoute encore – influencé par d'autres opinions – que la mort du comte aurait pu générer « de grands maux dans ces contrées ».

Le panorama continue par la relation de quelques événements qui ont eu lieu après la mort du comte de Cilly : deux des chefs qui s'étaient soulevés contre l'empereur, sujets de droit de celui-ci (comme ceux de Correggio étaient les sujets du duc de Milan) – mais qui, à l'aide et sur l'instigation dudit comte, du roi de Hongrie et de quelques seigneurs d'Allemagne, avaient déclenché la guerre contre leur maître légitime – étaient venus chez « sa majesté impériale », bénéficiant d'un sauf-conduit de sa part, pour traiter un accord, un armistice ou la paix, qui s'avérait très souhaitable, étant donné que la guerre avait causé de grandes privations et limitations dans le pays, car elle avait été entretenue et soutenue par le comte de Cilly, ce que les chefs actuels ne pouvaient plus faire. La paix était attendue de tous côtés et les consultations se prolongeaient tard dans la nuit ; à la cour de l'empereur on dansait et on s'adonnait à des jeux chevaleresques (au plus fort de la guerre), pour montrer au peuple que la guerre ne comptait pas, bien que l'empereur eût dépensé pour ce conflit 150 000 ducats.

Jean de Ulesis s'est intéressé auprès des témoins oculaires comment les choses s'étaient passées avec la défaite infligée aux Turcs à Belgrade en été de la même année 1456. Ceux-ci lui dirent qu'il aurait suffi de peu de chose pour que les Turcs ne fussent pas vaincus, que le nombre des morts chrétiens avaient à peu près été égal à ceux des Turcs, que le plus grand dommage des Turcs a été la perte de la munition et de « l'armée de l'eau » (la flotte). L'orateur annonce aussi que les Turcs se prépareraient à la guerre avec un « appareil » comme jamais il ne sera vu un autre pareil, que bien des chrétiens qui sont partis pour la guerre contre les Turcs rentrent chez eux, car le Turc, pour ne pas être poursuivi, « a mis le feu au pays et aux bons lieux sur 20 jours 'de distance' ». Et l'assemblée de Nürnberg se fait dans le but d'envoyer contre le Turc des chrétiens – autour de 70 000 – qui ne fassent pas marche arrière et qui disposent de vivres et de subsides jusqu'au printemps ; l'on croit que s'ils avaient suffisamment de nourriture, 200 000 chrétiens s'uniraient pour combattre le Turc.

Le jour même où le rapport était expédié – dit-on – « l'orateur » a appris à la chancellerie du duc Sigismond (d'Innsbruck) que « les princes » (magnats et barons) de Hongrie et le fils dudit Jean Hunyadi (après avoir tué le comte de Cilly) auraient fait prisonniers le roi de Hongrie avec sa famille et le duc de Bavière (qui accompagnait le roi). On disait que le roi était gardé avec tous les honneurs dus à son rang, mais on craignait qu'il ne lui arrive quelque chose, puisque les Hongrois étaient « des gens méchants et infidèles ». Aussi l'empereur cherchait-il d'apporter

de l'aide et du soutien au roi dans la mesure du possible. Étant donné les circonstances et comme les pays en cause étaient déjà en guerre et en souffrance, Jean de Ulesis demande à son maître d'envoyer aussitôt son émissaire, avec pleins pouvoirs et de l'argent. Celui-ci pourrait profiter du fait que l'empereur, étant en guerre, aurait besoin d'argent, alors que les Milanais auraient sans doute hâté la conclusion de l'accord dans des termes favorables au duc Francesco Sforza. Et « l'orateur » envoyé devrait aussi apporter de l'argent nécessaire pour donner des pots-de-vin à quelques « grands maîtres » (puisque cette cour impériale était avide de « fricasser » de l'argent). On n'avait peut-être pas besoin de 12 000 ducats, comme l'avait de manière un peu exagéré demandé l'évêque de Pavie, mais sept milles étaient toutefois nécessaires pour faire ouvrir les nombreuses portes. On dit encore que la paix entre l'empereur et ses ennemis va être conclue et que le souverain, avec le subside généreux offert par le duc de Milan, « se mettra à piller les terres et les lieux dudit défunt comte de Cilly ».

### 3. LE TABLEAU PLUS COMPLET DES ÉVÉNEMENTS DE 1456 PRÉSENTÉS PAR LES SOURCES

Toutes ces données et ces faits semblent disparates, et parfois difficiles à comprendre dans la forme ci-dessus présentée, extraite à l'état brut de ces rapports (*dispacci*) adressés au duc de Milan. S'ils sont cependant corrélés à d'autres détails connus, ils sont à même de reconstituer un tableau assez cohérent.

Dès le mois d'avril 1456, l'on savait donc à Milan que Jean Hunyadi, ancien voïvode de la Transylvanie (1441–1446) et gouverneur de la Hongrie (1446–1452), chevronné dans les combats anti-ottomans, « avait pris la croix contre le Turc ». C'était une décision extrêmement importante pour le destin du Royaume de Hongrie, des pays voisins et de toute l'Europe chrétienne, symbolisée par l'Empire et la papauté. L'affrontement entre les deux empires-symbole avait atteint à l'apogée. Le jeune sultan, auréolé de gloire après avoir conquis la capitale de la chrétienté orientale, paraissait impossible à arrêter. Le moment choisi n'était pas le plus favorable pour le monde chrétien et la Hongrie, en raison des rivalités et des confrontations de toutes sortes. En dépit des promesses de solidarité, Jean Hunyadi était resté assez seul, ce qui ne le fit pour autant renoncer à sa volonté d'agir. Peut-être avait-il des remords de n'avoir participé, en 1453, à la défense de Constantinople où, selon certaines opinions, Mehmed II aurait pu être arrêté. D'un point de vue objectif, il aurait été très difficile de le faire, pour plusieurs raisons, y compris pour le fait que la rébellion contre l'empereur Frédéric III, en 1452, (machinée par le comte Ulrich von Cilly) avait affecté la balance du pouvoir (contribuant aussi à la libération du roi de Hongrie de la « garde » viennoise) – ce sont autant de choses qui l'ont empêché de venir en aide à Byzance<sup>21</sup>. Les relations entre le roi et Jean Hunyadi étaient assez froides, parfois même tendues, bien que,

<sup>21</sup> Al. Simon, *The Milanese Reports...*, p. 250.

pour le bien de l'alliance chrétienne et du succès de l'opération, beaucoup attendaient un accord ou une entente entre les deux, comme d'ailleurs entre tous ceux intéressés (par la victoire sur les Ottomans), qu'ils soient catholiques ou orthodoxes.

L'entente entre le roi et Jean Hunyadi dépendait cependant du comte Ulrich de Cilly<sup>22</sup>. Or, dès le milieu de l'an 1456, celui-ci se montra un allié et un partisan du sultan derrière le front et un possible artisan du triomphe hongrois, ardemment voulu par Mehmed III. Le comte, à l'aide involontaire de Jean en ascension, attira de son côté les nobles divisés, isolant ainsi l'ancien gouverneur. Il a aussi réussi, dans les conditions d'une préoccupation excessive pour sa propre personne, à pousser l'inexpérimenté roi en dehors de la Hongrie. Par les messages équivoques, voire malveillants, qu'il avait adressés aux cours italiennes dans les années 1455–1456, au sujet des plans de combat et des questions intérieures de la Hongrie, le comte a réussi à semer suffisamment de confusion, d'où le refus de subsides alloués au pays, sur le fond de la faiblesse de Jean Hunyadi et du royaume. Enfin, ce fut toujours Ulrich de Cilly qui a aidé l'opposition autrichienne contre l'empereur Frédéric III et qui a attaqué celui-ci, l'empêchant d'envoyer ses modestes forces au secours de Jean Hunyadi. Dans ces conditions, l'ancien voïvode de Transylvanie, face à l'hostilité de Cilly, voyant quelques-uns de ses fidèles passer du côté du comte et perdant la confiance du roi (qui était sous l'influence du même comte), ne pouvait compter en Occident que sur l'empereur.

Dans le sud, le despote serbe Georges Brankovič était souvent obligé d'alterner la politique de résistance devant les Ottomans avec celle de conciliation. Ses rapports avec Jean Hunyadi ont suivi le même trajet sinueux. Dans la Diète de Győr, de 1455, le franciscain Jean de Capestrano<sup>23</sup> attaqua publiquement Brankovič. De plus, vers la fin de 1454 ou au début de 1455, le chef serbe a dû faire face à la colère du beau-frère de Jean Hunyadi, Michel Szilagyï, qui lui a coupé les doigts d'une main. Par conséquent, le grand commandant transylvain n'a plus pu jouir du soutien du despote, bien que celui-ci, on l'a déjà vu, en alliance avec le prince régnant de la Valachie, Vladislav II, s'opposât (fin mai ou début juin 1456) à une armée ottomane qui se dirigeait contre la Valachie et la Serbie. La résistance serbo-roumaine ne s'est toutefois pas avérée trop bénéfique pour les chrétiens, puisque tous les huit milliers de combattants anti-ottomans avaient été annihilés. Aussi Jean Hunyadi ne pouvait-il pas compter à Belgrade sur le soutien de Brankovič.

Le soutien d'un autre grand commandant, Georges Castriota, dit Skanderbeg<sup>24</sup>, ne s'est pas avérée plus efficace non plus, dans les conditions où le chef albanais

<sup>22</sup> Al. G. Supan, *Die vier letzten Jahre des Grafen Ulrich II. von Cilli*, Viena, 1868.

<sup>23</sup> I. M. Damian, *Giovanni da Capestrano, i valacchi e la battaglia di Belgrado: fonti e ideologia della crociata dei minori*, dans Ana Dumitran, L. Mádly, Al. Simon (édité par), *Extincta est lucerna Orbis: John Hunyadi and his Time (In memoriam Zsigmond Jakó)*, dans *Mélanges d'histoire générale*, Nouvelle Série (general editor I.-A. Pop), section I. Between Worlds, no. 2, Cluj-Napoca, 2009, p. 443–458.

<sup>24</sup> Voir O. J. Schmitt, *Skanderbeg: eine Biographie*, Regensburg, 2009.

était entraîné dans des rivalités locales. La Moldavie de Pierre Aron n'était pas, à son tour, dans une position qui lui permit de donner de l'aide contre les Turcs, du moment que l'assemblée des États, sous la pression du sultan, avait décidé, le 5 juin 1456, de la paix avec les Ottomans et du paiement d'un tribut (symbolique) annuel de deux mille ducats vénitiens, en contrepartie de cette paix. La Valachie était, en mai-juin, en conflit avec les Turcs, ses troupes luttant (aux cotés des Serbes) contre les armées ottomanes, en vertu d'un accord entre le prince Vladislav II et Jean Hunyadi. À moins que Vlad Țepeș l'Empaleur (Drăgulea), chargé au même moment (peut-être vers mi-juin, l'information datant du 3 juillet 1456) par Jean Hunyadi de la défense du sud de la Transylvanie, eût, paraît-il, dépassé ses attributions, pénétrant par le sud des Carpates, tuant son rival Vladislav II (dont les soldats étaient engagés dans le combat anti-ottoman) et s'installant sur le trône.

En dépit de ces conjonctures défavorables, Jean Hunyadi, presque tout seul, réussit un miracle à Belgrade, vainquant le sultan. La nouvelle de ce succès (inattendu) arriva dans la Péninsule italique dans la première semaine du mois d'août, environ 12 jours après que le sultan eut levé le siège de Belgrade et se fut retiré. Les puissances italiennes ont exploité la nouvelle de différentes manières. Le royaume de Naples (le principal soutien anti-ottoman – moral le plus souvent – de Jean Hunyadi et de Skanderbeg) attaqua Gênes, motivant que cette ancienne rivale de Venise était la traîtresse traditionnelle de la cause chrétienne. Il est vrai que les Génois, avec toutes leurs colonies, jusqu'à Caffa, avaient refusé, fin de 1455 – début de 1456, de venir en aide à Jean Hunyadi, pour au moins deux raisons : la peur que leur inspiraient les Ottomans et les faibles forces dont disposait l'ancien gouverneur. Gênes aurait toutefois été prête à s'engager – et cela non seulement de façon déclarative – dans une action anti-ottomane générale italienne, considérée comme ayant plus de chances de succès. Le duché de Milan<sup>25</sup>, comme Gênes, était vu par certains comme un obstacle devant la croisade, étant donné sa longue expectative et son attitude parfois trop « amicale » envers les Ottomans. Néanmoins, l'évêque de Pavie, l'envoyé du pape et de Milan, se trouvait à la fin juillet 1456 à Vienne, pour restaurer la paix avec les Habsbourg en vue de la croisade, facilitant aussi la voie de « notre affaire », c'est-à-dire la conclusion de l'accord entre le duc Francesco Sforza et l'empereur Frédéric III. Il s'émerveilla de la force que Jean Hunyadi avait mis en branle à Belgrade, mais ne croyait pas que cette entreprise, sans bénéficier d'une aide sérieuse, pût « durer », c'est-à-dire obtenir un résultat durable. Le 4 août, l'évêque informait le duc milanais de la victoire des chrétiens, attachant aussi une lettre de Jean Hunyadi adressée à Francesco Sforza. Le roi de Hongrie devait lui aussi envoyer un émissaire à Rome et à Milan. À ce moment, lorsque le sultan s'était retiré, le duc de Milan pensait sérieusement à soutenir la croisade générale. Peu de temps après, le même évêque de Pavie annonçait la mort de Jean Hunyadi, ainsi que les événements qui ont suivi,

<sup>25</sup> L. Fumi, *Il disinteresse di Francesco I Sforza alla crociata di Calisto III contro i Turchi*, dans *Archivio Storico Lombardo*, IV<sup>e</sup> série, XVII (1912), p. 101–111.

y compris les préparatifs de guerre et l'armement des croisés (six mille personnes), par ses efforts, avec de l'argent milanais.

L'état d'agitation créé dans le Royaume de Hongrie après la victoire et la mort du héros vainqueur était sans précédent. Avant la mort de Jean Hunyadi, ils étaient nombreux ceux qui craignaient son hégémonie, devenue évidemment plus solide après le succès de Belgrade. Cilly profita de cette crainte pour renforcer son statut parmi les magnats, étant dans les bonnes grâces du roi, dont l'influence ne faisait que grandir. La mort de Jean Hunyadi facilita l'ascension du roi, mais changea aussi, irrémédiablement, le destin du comte de Cilly. Ladislas revenait dans son royaume – du moment où Jean Hunyadi n'était plus – pour se faire couronner de lauriers. Le comte de Cilly, même s'il « faisait tout » dans le pays – comme dit le rapport de l'émissaire milanais – avait une position extrêmement délicate, ayant atteint l'apogée de l'impopularité, accusé d'avoir laissé Jean seul et favorisé la puissance ottomane.

Le souverain se sent plus à l'aise sans Jean Hunyadi. Au début de septembre 1456, dans le message adressé aux princes et aux villes du Saint Empire, Ladislas V ne parle que de soi-même, de ses efforts, ses besoins et ses mérites. Il ne fait nulle mention à Jean Hunyadi, alors que Belgrade devient une victoire de la couronne. Le jeune souverain se voit déjà en dirigeant de la croisade, qui devait continuer, compte tenu de la soif de vengeance du sultan. Il restait cependant la grosse fortune de Jean Hunyadi, qui conférait à ses descendants un immense pouvoir, principalement à son fils aîné, Ladislas de Hunedoara. C'est pourquoi – peut-être sur le conseil de Cilly, de Jean Vitez ou même à l'initiative du roi – on demanda impérieusement à Ladislas de Hunedoara de rendre aux représentants du roi les forteresses du sud, confiées autrefois à son père, y compris Belgrade. Le refus aurait sans doute attiré l'accusation de haute trahison. Or, comme tout le monde le savait, le comte de Cilly n'attendait que cela pour tuer le fils de son rival, mort à Belgrade. Loin de refuser de se soumettre à l'ordre, Ladislas de Hunedoara invita le roi et le comte, avec leurs suites, de venir eux-mêmes prendre possession de la cité de Belgrade. À ce moment le roi fut fait prisonnier, et le comte Ulrich von Cilly exécuté. Ainsi, au début de novembre 1456, le plus grand ennemi de Jean Hunyadi et de l'empereur Frédéric III était éliminé. Cet acte du fils de Jean Hunyadi déclencha une grande joie dans certains milieux, depuis Belgrade à Vienne, mais aussi consternation et peur parmi les magnats de Hongrie. Même si certains alliés, anciens ou nouveaux, du défunt comte (tels les susdits Garai et Ujlaki) n'avaient pas eu trop de sympathie pour lui, ils envisageaient avec crainte la possibilité que la plus riche famille du royaume, les Hunyadi, puissent reprendre le pouvoir.

Ce fait va conduire l'année suivante (mars 1457), à la veille de la campagne ottomane de vengeance, à l'exécution de Ladislas de Hunedoara. Il paraît que le roi Ladislas le Posthume, que beaucoup qualifiaient de faible et insignifiant, étant probablement bien conseillé en ce sens, s'était servi à son propre avantage aussi bien des partis de Jean Hunyadi et de Cilly que – soit-il pour un instant – de leur mort. Ainsi, la mort de Cilly n'a pas été utile (pour peu de temps) qu'au fils aîné de

Jean Hunyadi, elle a été tout aussi profitable au roi. N'ayant pas d'héritiers, comme le précisait le rapport du 1<sup>er</sup> décembre 1456, l'immense fortune du comte allait entrer en possession du roi Ladislas V (qui était en même temps duc d'Autriche). Certes, il y avait aussi la possibilité qu'elle revienne à l'empereur Frédéric III (comme tout le monde le savait, c'était le pouvoir impérial qui avait créé les comtes de Cilly) – il a d'ailleurs agi fermement en ce sens – ou qu'elle soit partagée entre les deux.

Finalement, le roi Ladislas ne pourra pas se réjouir trop longtemps de la victoire remportée par la disparition de son puissant homonyme, car il trouva sa mort au cours de la même année (1457). Peu de temps après (en 1458), comme une vengeance divine, Mathias, le deuxième fils de Jean Hunyadi, un adolescent d'à peine 15 ans, fut élu roi de Hongrie. Le nouveau souverain deviendra le glorieux Mathias Corvin et marquera un tournant dans l'histoire de tout le Royaume de Hongrie et de l'Europe centrale, traçant à ce monde chrétien un destin distinct dans son affrontement avec les Ottomans et donnant son nom à toute une époque.

#### 4. DE NOUVELLES INTERPRÉTATIONS ISSUES DES SOURCES DE L'AN 1456

Ces quelques documents trouvés dans les archives milanaises présentent des nuances qui ont échappé en quelque mesure aux historiens et qui sont susceptibles de changer la perception des événements et des destins.

Une nuance de ce genre est « la solitude » de Jean Hunyadi avant le grand affrontement. Au moment où l'on parle de la bataille de Belgrade de 1456, nous avons l'image d'une grande croisade, c'est-à-dire d'une grande réunion de forces de toute l'Europe chrétienne. Cependant, en dépit de l'effort claironné de l'Occident, l'ancien voïvode de Transylvanie était presque seul à Belgrade, à la veille de la bataille, avec ses propres forces et les foules, essayant de faire face au conquérant de Byzance. Les dirigeants occidentaux avaient fait beaucoup de promesses, mais avaient peu entrepris pour la défense de la République chrétienne. D'autre part, les dirigeants chrétiens orientaux de la première ligne – Georges Brankovič, Georges Castriota (Skanderbeg), les princes régnants des deux Valachies –, intéressés au plus haut degré à défendre leurs propres valeurs devant la vague ottomane, étaient faibles, rongés par des rivalités intérieures, prêts à se concilier avec le sultan ou occupés avec d'autres affaires. Quant à une collaboration harmonieuse entre « Latins » (catholiques) et « Grecs » (orthodoxes), préconisée par certains optimistes à la lumière d'un élan fraternel affirmé après l'union religieuse de Florence (1439), il n'en pouvait pas être question au niveau des leaders, mais uniquement au niveau du peuple, des combattants, défenseurs efficaces, l'arme à la main, sur le champ de bataille, de la civilisation chrétienne européenne.

Pour ce qui concerne la « solitude » intérieure de Jean Hunyadi, son isolement et les complots ourdis contre lui par quelques groupements nobiliaires, force est de tenir compte de l'image des Hongrois en Occident, exprimée sous la forme de quelques caractérisations générales (clichés), telles qu'elles sont reflétées, même si assez

vaguement, dans les textes susmentionnés. Les Hongrois sont généralement présentés comme « des gens méchants », « infidèles », « faibles », « inconstants à l'égard de leurs seigneurs et surtout de leurs princes » etc., cela dans le contexte où le comte de Cilly a été tué et le roi retenu à Belgrade (en novembre 1456). Certes, on fait ici référence à l'élite nobiliaire, principalement aux barons et aux magnats, à ceux qui participaient à l'exercice du pouvoir, et non aux gens ordinaires. Cette mauvaise réputation dont les Hongrois jouissaient en Occident pourrait être le résultat non seulement des événements récents du XV<sup>e</sup> siècle, mais aussi des accumulations sédimentées au fil du temps au sujet de cet *ius resistendi*, acquis par la noblesse hongroise dès l'époque de la Bulle d'Or de 1222, édulcoré par certains rois, mais resté tout le temps en actualité, comme un *memento* embarrassant pour les souverains et les autres leaders. Les Hongrois, par comparaison à d'autres peuples, se soulevaient rapidement, sous la forme de conjurations, contre leurs dirigeants, qu'ils voulaient faibles et donc faciles à manœuvrer. Ce soulèvement était en quelque sorte « constitutionnel », l'élite nobiliaire ayant depuis les temps anciens déjà la conscience de son droit à l'insurrection, au moment où elle considérait que les leaders dépassaient leurs attributions par des actes discrétionnaires.

Une autre nuance qui se détache est liée au destin de Jean Hunyadi peu de temps avant et après la bataille. Le héros combattant avait une position délicate non seulement comme militaire chrétien, face aux « plus cruels ennemis de la Croix », mais aussi du point de vue politique, dans son propre royaume. En quelque sorte, la mort de Jean Hunyadi, à cause de la peste, est survenue à temps, au milieu de disputes chrétiennes et de rivalités intérieures sans précédent, qui lui avaient depuis longtemps déjà périéclité la vie et le destin. Jean Hunyadi, était, certes, le plus riche et, aux yeux de beaucoup, le plus puissant homme du pays. C'était une situation qui inspirait beaucoup de respect, mais qui suscitait aussi la crainte, la suspicion et la haine. L'isolement du grand commandant était visible. En dépit de sa victoire retentissante, il ne paraissait pas avoir plus de chances pour survivre. Bien des magnats (Cilly en tête), de même que le roi, craignaient le pouvoir de Jean Hunyadi et de sa famille, pouvoir qui se serait considérablement accru dans l'éventualité d'une victoire à Belgrade et de sa fructification ultérieure. Ulrich von Cilly, l'allié et le partisan du sultan derrière le front, et « le roi déserteur » Ladislas V le Posthume étaient prêts à arrêter Jean Hunyadi et à le jeter en prison, afin de l'annihiler. Immédiatement après la victoire, face à la peste qui faisait des ravages sur les deux rives du Danube (comme autrefois à Venise, selon le rapport du 18 juin 1456) celui-ci écrivait d'ailleurs à l'empereur Frédéric III qu'il était assez inquiet par ce qui allait se passer<sup>26</sup>.

Une autre perspective qui s'impose est au sujet de la victoire chrétienne de Belgrade. Il s'agit, on l'a déjà vu, d'une victoire morale et politique plutôt que militaire. Comme le soulignait le rapport du 1<sup>er</sup> décembre 1456, les témoins oculaires recrutés parmi les vainqueurs donnent autant de morts chrétiens qu'ottomans, ce qui jette une lumière nouvelle sur la question. Certes, le Turc avait

<sup>26</sup> Al. Simon, *The Milanese Reports...*, p. 250.

perdu sa « munition » et sa flotte, mais sa défaite est estimée « peu », en invoquant le pouvoir ottoman, la force de régénération et de destruction de l'ennemi ainsi que le désir de vengeance. Les chrétiens se sont retrouvés dans l'impossibilité de poursuivre le sultan (qui avait ordonné de mettre le feu et dévaster tout derrière lui), de sorte que les nouveau-venus de l'Occident pour continuer la croisade faisaient marche arrière, effrayés et affamés. La Diète de Nürnberg réunie à la fin de 1456 prendra en discussion cette question, cherchant des solutions pour nourrir les 70 000 hommes préconisés jusqu'au printemps de 1457, lorsque, disposant de suffisamment de nourriture, ils pourraient augmenter à 200 000, étant prêts à se mettre en route « contra el Turcho ». Voilà donc un autre exemple de la grande différence qui existe entre la gloire d'une victoire et la réalité du terrain.

Enfin, une autre nouveauté est liée à la personnalité du roi Ladislas V, tenu généralement pour une marionnette entre les mains de l'empereur, mais surtout du comte de Cilly et des autres magnats, ennemis des Hunyadi. Ce fait s'insinue comme un cliché dans les messages transmis de Milan par les orateurs suscités. Certains détails qui y sont révélés (corrélés à d'autres données) esquissent pourtant l'image d'un roi plus volontaire, avide de pouvoir et de gloire à son compte. Même si la tutelle de Cilly ne peut toutefois être niée, et encore moins les conseils qu'il recevait constamment de la part de conseillers chevronnés (dont surtout Jean Vitez, l'ancien précepteur ou éducateur des fils de Jean Hunyadi), le roi n'apparaît plus comme un simple instrument. Le souverain, délié de certaines contraintes après la mort de Jean Hunyadi, rêve, semble-t-il, de continuer la croisade à son compte, comme pour suivre une vocation confiée par la grâce divine. Il se voulait l'initiateur de grands exploits chrétiens dans le contexte du plan du sultan de se venger cruellement des « giaours ». Il est évidemment difficile de préciser dans quelle mesure ces idées lui appartenaient ou étaient le fruit des conseils que lui donnaient des gens mûrs et expérimentés (Jean Vitez aurait eu la réputation d'un « faiseur de rois », de dirigeants politiques); néanmoins, le jeune souverain commençait, semble-t-il, à avoir foi dans sa supposée étoile de leader.

L'histoire a voulu finalement que ce soit autrement, et la gloire posthume resta du côté de Jean Hunyadi et de son fils, Mathias, deux personnalités d'envergure européenne, le père devenant « le dernier grand croisé européen », mais aussi une sorte d'empereur messianique, et le fils, une figure de la Renaissance pleine de vertus, aspirant aux lauriers de la couronne impériale et considérée par le peuple comme l'incarnation de la justice. Autant d'aspects qui se sont répercutés en fin de comptes sur toute la République chrétienne européenne – dirigée par des empereurs –, obligée de faire face au plus grand ennemi qu'elle ait connu jusqu'alors, l'Empire ottoman. Parmi les héros chrétiens à fonction impériale on doit désormais placer aussi Jean Hunyadi qui, selon une prophétie, était destiné à anéantir les Ottomans et à restaurer l'Empire Romain d'Orient, en tant que membre distinct de la Chrétienté unifiée<sup>27</sup>.

<sup>27</sup> D. I. Mureşan, *Le Royaume de Hongrie...*, p. 490.

## ANNEXES DOCUMENTAIRES

### 1. Rome, le 27 avril 1456

Illustrissime ac potentissime princeps et domine mi colendissime<sup>28</sup>,

Post affectuosam recommendationem, ritourna da la Illustrissima Signoria Vostra, lo/ Magnifico et spectabile cavaleiro messere Sceva, instructissimo del tutto, tanto del passato como de lo presente. Solo per/ questa notifico a essa Vostra Signoria che havemo nova como Iohanne Vvayvoda, alias governatore de Ungaria<sup>29</sup>,/ con molti baroni et altri, ha preso la Croce contra lo Turcho. Lo despoto de Servia<sup>30</sup> è liberato, de l'acor/do tra el Re<sup>31</sup> e lo ditto governatore non havemo altro, ma spero tandem seguira. Io per le mee lettere/ ne ho molto confortato la Soa Sanctita et cossi lo governatore. Ceterum, Signore mio, prego la iustissima/ Signoria Vostra che presto me faccia fare restitutione de li mei beni, liqualli tanto tempo ha occupati Mar/tino Grasso. Per sollicitare la Vostra Benignità, ho mandato uno mio capellano et secretario, prete Stephano/ de Robijs, como altra volta, ho scritto ala Excellentia Vostra li instrumenti et lettere autentiche sopra questa cosa/ fano piena prova et sententia.

Ex Castro Iubilei, XXVII<sup>a</sup> Aprilis, 1456.

Eiusdem Vestre D<ominationis>

Fidelis Servitor Iohannis, episcopus Papiensis<sup>32</sup>, manu propria<sup>33</sup>.

### 2. Venise, la 18 juin 1456

Signore,

Questa maytina ho recevuto le littere de Vostra Eccellenza de XV del presente. Respondero ad le parte neccessarie [...].

De novo non c'è cossa veruna, salvo ch'el Turcho era venuto verso le parte de Valachia et del/ despoto de Rassa cum grande zente. El quale despoto, credendo venesse cum dexordine,/ cum alchune zente, circha persone VIII m<illia>, ando per assaltarli. Ma trovo li Turchi bene/ in ordine et hebe la pezore. Ne rimasero prexi et morti la piu parte d'essi VIII m<illia>./ Poy el prefato Turcho sente ch'el Papa, la Maestate de Re d'Aragona et ducha de Borgogna andaveno/ o vero mandaveno alchuna possanza verso Constantinopoli, delibero de retornare indrieto/ per provvedere a dicta cita de Constantinopoli. Et cossi ritorno cum una parte de sue/ zente piu utile. Li altri sono restati ad danni del prefato despoto e de Valachi./ El Bianco sta la vicino, ad la guarda del Danubio, aspeta grande exercito de/ Ungari, quali non porano meterse in seme fine non sia facto el ricolto,/ quale sera

<sup>28</sup> Le présent rapport, à côté des autres suivantes, est adressé à Francesco Sforza, duc de Milan.

<sup>29</sup> Jean (Iancu, Ianko) de Hunedoara (Hunyadi), mort en août 1456, a été voïvode de Transylvanie (1441–1446), gouverneur de Hongrie (1446–1452), mais aussi comte de Timis (aujourd'hui en Roumanie), de Bistrita (aujourd'hui en Roumanie) etc.

<sup>30</sup> Georges Brankovič (1427–1456), au début knèze et à partir de 1427 despote.

<sup>31</sup> Ladislas V le Posthume.

<sup>32</sup> Pavie (en Italie).

<sup>33</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

facto ad kalendas d'agosto. Queste sono novelle portate per uno Venetiano, persona/ intendente partito dal Bianco da XVIII di in qua.

La peste fa pur ognia di qualche dano. Heri ne morino quatro, Merchore dui/ Marte dui, Lune nissuno. Qua non se guardino piu como non li fosse/ peste. Et questo procede perche non è salvo in zente minuta. Ricomandomi/ ad Vostra Eccellenza et suplico ad quella voglia fare pagare l'andata mia de uno mexe/ ad Arasino da gallara, perche holli impremutati da sui responsalli qua,/ per potermi levare et havere qualche dinaro da spendere per camino.

Datum Venecijs, die Veneris, XVIII Iunij, 1456.

Fidelis servus Antonius Guidobonus<sup>34</sup>.

### 3. Wiener Neustadt, le 23 juillet 1456

Illustrissime princeps ac excellentissime domine, domine mi colendissime,

Post affectuosam recommendationem de di XVI de questo mese, gionse qui,/ ben visto da lo Imperadore et tutti de la soa corte, ho trovato le cose tanto destonze che non è stato modo de intra/re anchora el fatto nostro, e de di in di havemo tante dolorose novelle del Turcho, che anchora mal s'è potuto/ parlare d'altra cosa. El Turcho si è venuto in persona con grandissima multitudine de genti de ogni natione, et/ a miso el campo a Nanderalba<sup>35</sup>, la qualle è logio dextro de lo Regname de Ungaria, et, como se scrive, ha bene/ ducento galee et ha fato uno ponte sopra Sava fiume, et po transcorrere fin a la Schiavonia<sup>36</sup>. Veda la Signoria/ Vostra in que termini è la Christianita et nessuno principe se move a dare adiuto, salvo che quello degno/ de ogni honore Johanne Vvayvoda, strenuissimo Christiano, fa tutto quello po, et si è con quello exercito ha/ potuto mettere in scema a fronte de la possanza del Turcho. Ma se non ha altro adiuto non potera durare./ De lo fato nostro non s'è nova altramente la Signoria Vostra fin che Alberto cavalaro retorna. Quanto piu tosto valero el tempo/ non mancaro de mente.

Repente ex Nova Civitate, XXIII<sup>a</sup> Iulii, 1456.

Eiusdem Vestre D<ominationis>

Fidelis Servitor Johannes, episcopus

Papiensis etc., manu propria<sup>37</sup>.

### 4. Vienne, le 4 août 1456

Illustrissime princeps ac potentissime domine mi,

Post affectuosam recommendationem, io scrisse da Nova Cita<sup>38</sup> a la Vostra Signoria como per certo respecto in quilli primi/ giorni de la mia venuta, non

<sup>34</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Venezia, carteggio 343 (1456), fascicolo 6 (giugno), s.n.

<sup>35</sup> Belgrade, aujourd'hui la capitale de la Serbie, à l'époque forteresse hongroise.

<sup>36</sup> Région historique, à l'époque sous l'autorité du roi hongrois.

<sup>37</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

<sup>38</sup> Wiener Neustadt, en Autriche.

haveva habiuto oportunita de tractare el fatto nostro. Anche lo Imperadore era molto im/plicato et affanato per la differentia è tra luy e lo Re de Ungaria, e per che certi baroni et gentilhomini erano congregati/ contra de la soa Serenita. Passati alchuni giorni, me è convenuto venire qua per tractare lo acordio, ho per pace, ho per/ tregua, Dio me daga la gratia de fare l'uno o l'altro. Le cose sono molto desquaternate, nientedemeno io disse a lo/ Imperadore volesse fare qualche pensare sopra el facto etc., tanto che io retornasse da la soa Signoria. Sorrise et disse/ lo voleva fare. Tegnaro allerto cavalaro tanto abbia fato qualche cosa degna de remandarlo, faro ogni diligentia/ como de mia cosa. Ceterum, a fin che la Signoria Vostra sapia quanta gratia abbia facta Dio a lo exercito de Christiani/ contra el Turcho, mando la copia de le lettere de quello Strenuissimo e Christianissimo Signore, Johanne Vvaivoda, conte de/ Bistricie<sup>39</sup>, el qualle, se non fusse lo Turcho, havereva gia fato una grande parte de la soa volunta. Sera bono che la/ Excellentia Vostra ne facia qualche bona demonstratione, como è acostumato a fare in simile grande e bone novelle. Lo/ Re, como ho inteso, mandara uno so caro famiglo, messere Giorgio, preposto de Posonio<sup>40</sup>, mio amicissimo, dala Signoria Vostra,/ ma in prima andara a Roma. Prego la Signoria Vostra voglia havere raccomandata la giesa de Pavya e quilli homini de lo/ veschoato.

Ex Vienna, III<sup>a</sup> Augusti, 1456.

Eiusdem Vestre D<ominationis>

Fidelis Servitor Johannes Episcopus

Papiensis, manu propria<sup>41</sup>.

## 5. Wiener Neustadt, le 29 août 1456

### Copia

Illustrissimo Signore mio,

De novelle di Turchi poso la victoria de Nandoralbe<sup>42</sup>, de la quale scripsi/ a la Signoria Vostra, et mandai la copia de le lettere de Jo<hanni> Vayvoda, è sequita la morte del dicto Jo<hanni> Vayvoda. Item se dice della morte del Grande Turco./ Item se dice che li Turchi sono caciati de Constantinopoli, non lo credo bene./ Lo Re se tira in lo Reame de Ungaria. El Conte de Cili<sup>43</sup> fa tucto./ Monsignore de Sancto Angelo<sup>44</sup> è in Nanderalba. Grande quantita de cruci/ signati vano la. Io in tre dì ne ho mettuto fora de Vienna circha/ VI m<illia> bene armati, et li ho acopagnati<sup>45</sup> fine alle

<sup>39</sup> Titre porté par le même Jean de Hunedoara, selon le nom d'une unité territoriale (*districtus*) transylvaine, située aujourd'hui en Roumanie.

<sup>40</sup> Le nom latin de la capitale actuelle de la Slovaquie, à l'époque ville en Hongrie.

<sup>41</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

<sup>42</sup> La victoire de Belgrade (juillet 1456).

<sup>43</sup> Ulrich von Cilly, grande noble autrichien-hongrois, allié secret des Turcs.

<sup>44</sup> Juan de Carvajal, cardinal de Saint Ange (Sant'Angelo), entre 1447 et 1469.

<sup>45</sup> Correct *acompanati*.

nave, et lo Re spesso è/ venuto ad vedere. Se Dio me<sup>46</sup> da gratia de fare questa pace, ho speranza/ se ordenara grande exercito in questo paese maxime per lo anno sequente. Ex Nova Civitate<sup>47</sup>, XXVIII Augusti, 1456.

Servitor Johannes Episcopus Papiensis, manu propria<sup>48</sup>.

#### 6. Wiener Neustadt, le 1<sup>er</sup> décembre 1456

Illustrissime princeps et Excellentissime domine, domine mi singularissime, Post recommendationem, non se maravegli/ la I<llustrissima> S<ignoria> V<ostra> io so stato longo in avisarla de quanto ho seguito da poy gionto qua. La/ casone è questa che io sonno stato in camino vintidoy di prima sia gionto qua,/ prima siando conducto al Lago de Garda per passare expeditamente ad Riva per/ andare ad Trento. La fortuna de quello lago me tenne tri di li, prima potesse/ passare, et deliberando io pur de passare, me misi in pericolo de anegare con tucti,/ pur Deo dante passay. Preteora siando la guerra in piedi in queste parte,/ se ho voluto passare per alchuni lochi del Conte de Cile, me ha convenuto havere/ salvoconducto. Preteora li inimici erano acampati appresso ad uno loco chiamato/ Sottovienna, longo ventimiglia de Cita Nova, per lo quale loco me fo bisogno passare,/ perche non haveva altra via da potere fare, et andandogli foy in grandissimo pericolo/ de essere preso, et quando fuy gionto al dicto loco, me fece bisogno expectare li con/ grandissimo discunzo mio et delli cavalli, per fino che ebbi scorta et compagnia de/ condurme ad Civitta Nova Siche, Signore mio, io ho facto piu c'ha fece Carlo in Franza/ ad condurme sicuro qua, che non sia male acapitato. Delle conditione et extremitade/ de queste guerrequesta.

Per ritornare ad quanto ho exequito da poy, so gionto qua ad Nova Citta, aviso la Signoria V<ostra>/ che ritrovay Monsignore de Pavia essere partito da Nova Citta et esser andato/ ad Norumberg<sup>49</sup> quindece di prima arivasse qua, perche ad Norumberg conve/neno tutti li principi de Alemagna et li electori del Imperio et doveva/ andarli la Mayesta Imperiale, quale è stata citata dalli electori che debbia essere/ li, una cum li altri principi, el di de Sancto Andrea proximo futuro<sup>50</sup>, per tractare la/ destructione del Turcho, quantunqua secondo intendo dicta Mayesta fa poco pensiero/ de andare al dicto Concilio, rasonase che gli mandara uno de soy, ma che non gli/ andara la Mayesta soa. Deche vedendo io non gli essere dicto Monsignore, et inten/dendo che la paternita soa non era per ritornare qua, et siando dicto loco de No/rumberg multo piu distante de qui che non è Milano, deliberay intendere la/ volonta della Maesta Imperiale de quello doveva intendere per mezzo del dicto Mon/signore, zoe circa lo annuo censo et lanciate, quale non intendeva la Vostra Signoria/ fare, et cussi ancora intendere qualche cosa della summa che intendeva volere sua/ Mayesta per le bolle et littere della confirmatione del Ducato,

<sup>46</sup> Suivi par f, barré.

<sup>47</sup> Wiener Neustadt, en Autriche.

<sup>48</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.

<sup>49</sup> Nürnberg, en Allemagne.

<sup>50</sup> 30 novembre, comme dans le calendrier orthodoxe.

anday ad trovare uno Fede/rico, figliolo de uno misser Zuhanne Jacomo, fisico dal Imperatore, quale è Taliano/ et è da Romano. El quale Federico è uno bello et apto giovone, et taglia de/ nanti al Imperatore et è multo amato dalla Maesta soa, et questo perche siando io andato/ prima da uno secretario imperiale chiamato misser Johanne de Intropach et pregatolo/ facesse noto alla Maesta Imperiale che io era uno mandato dalla V<ostra> S<ignoria>, che era venuto/ per conferire alchune cose con Monsignore de Pavia, spectante in beneficio della dicta/ soa Maesta, et che non trovando la paternita soa qua, volentiera faria intendere// dalla dicta Mayesta quello voleva farli intendere per mezo del dicto Monsignor. Et lo/ dicto misser Johanne me risposse che non gli paria bene gle lo dicesse luy per bono ris/pecto, ma che intendeva a fare et darne ogni favore. Siche per dicta casone an/day ad ritrovare dicto Federico, con lo quale presi bona amititia l'altra volta,/ che venni qua. Et s'el patre fosse stato qui, saria ancora piu tosto andato dal/ patre, ma era absente de qui, perche lo Imperatore lo haveva mandato ad medi/care lo vescovo de Salxpurch<sup>51</sup>. Et in effecto dicto Federico ando illo instanti/ dalla Mayesta Imperiale et si gli dixè quello haveva pregato che dicesse dicto misser Jo/hanne Intropach, secundo ho dicto de sopra, de che pare secundo me referi dicto Federico che/ la dicta Mayesta intendesse volentiera la mia venuta. Et commise in continenti/ ad Monsignor lo vescovo Gurcense et ad misser Ulrico redrar soy con/siglieri et delli primi et piu amati che habbia, che me volesseno intendere, et/ referire poy. Et intesa tale commissione subito me transferiti da l'uno et/ da l'altro. Et ad tutti doy, simul et separatim, con bon modo gli feci intender quanto/ haveva per la mia instructione, pregandoli che volessero ricordare et persuadere alla/ Mayesta Imperiale che se dignasse ritrare et rimuovere del animo la domanda de al/chuno annuo censo, et similiter delli stipendi et lanciate fuora d'Italia, perche saria/ quando sua Mayesta volesse persistere in tale dispositione conceder alla V<ostra> S<ignoria> il ducato obli/gatorio, et non libero come l'hanno posseduto li precessori della V<ostra> S<ignoria>, che quella non/ accepteria may obligatione alchuna piu che habbiano havuto li soi precessori, et/ che V<ostra> S<ignoria> sperava per la devotione et affectione ha in verso soa Maesta et lo Sacro Imperio, che/ non tanto la sua Maesta concederia alla V<ostra> S<ignoria> il ducato libero, como l'havevano havuto/ li altri soy precessori, ma li concederia multo piu ampli et liberali et honorevoli/ privilegij. Preterea li pregay che oltra questo se operasseno farne intendere qualche/ cosa della summa intendeva havere la Maesta Imperiale per li privilegij del ducato, perche quando/ la S<ignoria> V<ostra> intendera che la dicta Mayesta se removea d'animo de concederli el ducato obli/gatorio et oneroso, et che gli voglia concedere liberi et honorevoli privilegij, et che sua/ Mayesta se reduca per tale concessione al una honesta et condecante summa, et alla S<ignoria> V<ostra> tol/erabile, che inmediate havuto, haverà V<ostra> S<ignoria> tale adviso da mi della bona dispositione/ della prefata Mayesta, la dicta V<ostra> S<ignoria> mandera qua uno suo oratore honorevole con/ pieno mandato de poter tractare tale materia et de concludere et fare quanto sara circa/ zo expediente. Quale

<sup>51</sup> Salzburg, en Autriche.

oratore era ellecto et non havera se non montare ad cavallo/ et vignir via. Et in fine ad questi tali duy consiglieri ad ognuno da per si ho/ raccomandato lo facto della S<ignoria> V<ostra> circa ad quanto sara expediente, et per parte della V<ostra> S<ignoria>/ gli ho facto proferte assay honeste, et cum moderatione tamen. Et loro multo largamente se sonno proferti a fare mirabilia per la V<ostra> S<ignoria> questi duy. Et misser Johanne Ungnot./ quale è camerastro, sonno li principali de auctorità appresso la Maesta Imperiale, dicto/ misser Johanne non è qui, perche è ad uno suo castello, ma se aspecta qui de di in di./ quando sara venuto lo andaro ad trovare, et faro lo simigliante che ho facto con li altri duy,./ advisingo la V<ostra> S<ignoria> che siando qui lo doxe Sigismundo de Ispruch<sup>52</sup>, quale è uno grande/ et potente signore in queste parte, lo anday ad visitare, et quantunqua non havebbe/ littere de credenza, et facta de zo condigna excusatione, lo confortay per parte de la S<ignoria> V<ostra>/ et si gli dixi lo facto perche era venuto, raccomandandoli lo facto della S<ignoria> V<ostra>, et che/ li piacesse volere interponere l'opera et auctorita della soa Signoria con la Maesta Imperiale/ ad farla condescendere ad cose honeste et che volesse acceptare la V<ostra> S<ignoria> per suo bono/ et devoto servitore et del Sacro Imperio, et che con sicurtà ricoreva alla S<ignoria> soa attenta/ la singulare affectione li portava la V<ostra> S<ignoria>, et che non dubitava che quando la Signoria V<ostra> in/tendera che soa Signoria sia qui, che essa li scrivera quanto accadera. Et la soa Signoria gratiosa/mente me intese, et si me rispose che portava singulare amore et affectione alla/ S<ignoria> V<ostra>, quale haveva et reputava per bon et caro fratello, et che faria tale opera che la/ S<ignoria> V<ostra> intenderia che havebbe facto qualche cosa, et che haveva summo piacere a fare cosa/ grata alla V<ostra> S<ignoria> per respecto alle virtude soe. Et monstrosse con mi multo affectio/nato alla V<ostra> S<ignoria>, et ha havuto grato esser richiesto per li favori della S<ignoria> V<ostra> et ad mi/ per respecto della S<ignoria> V<ostra> monstra familiarita et benivolentia assay, et ha voluto tre/ volte che disui et ceni con la soa Signoria. La quale soa Signoria per quanto intendo ha multo bene/ parlato con la Maesta Imperiale in favore et beneficio della V<ostra> Signoria pur ritornando alla/ commissione de Monsignore Guercense, et de messer Ulrico. Prima che io habbia potuto hevere/ de loro la risposta della intentione dello Imperatore, me hanno tenuto vintiquattro di/ non obstante che li habbia nontando sollicitati ma importunati, certificando la S<ignoria> V<ostra>/ che questa è la piu longa corte che sia al mondo in le soe expeditione. Tandem heri/ me fecero per parte del Imperatore questa risposta ad quanto haveva proponuto, zoe che/ atteso la Maesta Imperiale la instantia che la S<ignoria> V>ostra> haveva piu volte facta, et per messi./ et soy oratori, et qui et in le parte d'Italia, poy tandem per Monsignor de Pavia./ che la soa Maesta era inclinata et bene hedificata et disposta a fare verso la S<ignoria> V<ostra> de/ quelle cose li siano grate attento la virtude della S<ignoria> V<ostra>, et anche perche spera domati essere/ bono devoto del Sacro Imperio, ma che non voleva precise respondere altramente circa/ al facto del censo, ne delle lanciate per soa

<sup>52</sup> Innsbruck, en Autriche.

Mayesta adimandate, perche vole sia soa/ liberta lo adimandare et permutare et addere et diminuire come li piace, et che/ quando per lo oratore della V<ostra> S<ignoria> havera inteso la volunta della S<ignoria> V<ostra> che allora forsi/ secondo se praticaranno le cose, tale adimanda se potera permutare per qualche bona via/ in altre cose, per modo che la V<ostra> S<ignoria> venera ad esser satisfacta, et similiter non li pareva/ dire altro della summa intendeva adimandare, perche soa Mayesta vole potere con lo oratore/ parlare de quanta summa li pareva, et ridurse poy et firmarse ad quella li parera. Et che/ ne del censo, ne delle lanciate, ne del numero della summa non intendeva fare altra/ risposta, perche non intendeva essere privata soa Maesta del adimandare, et che voleva che queste/ cose stesseno in soa liberta. Et ha dicto tandem che scriva alla S<ignoria> V<ostra> che mandi liberamente/ lo suo oratore con pleno mandato circa la materia, et che la Mayesta soa tractare et fara/ tractare la cosa con quanta piu satisfacione della S<ignoria> V<ostra> li sera possibile con honore del// Sacro Imperio. Et questa in summa è stata precise la risposta. Et replicandoli pur per inten/der qualche cosa piu chiaramente, me risposero che non replicasse piu che non haveria/ in mille anni altra risposta, partito alhora con questa risposta, da poy disnare ritor/nay da messer Ulrico, che fa bon Taliano, per vedere se poteva intendere altro, et in/ conclusione luy me disse: “Domine Johannes, non cercati altro per adesso, scriviti libera/mente al Signore Vostro che mandi qua lo suo oratore, che per quanto ho compreso della mente/ della Maesta Imperiale le cose del Vostro Signore passeranno per bona via”. Et che ancora non havea/ may soa Mayesta facto simile parlare, per lo quale cognosceva soa Mayesta esser inclinata/ ad fare delle cose grate ad V<ostra> S<ignoria>, et multo me ha confortato ad scrivere alla S<ignoria> V<ostra>, che mandi lo oratore qua. Questo è in summa quanto ho potuto et saputo ritrare de qui./ La Signoria V<ostra> e piu prudente de mi et sa quanto ha ad exequire circa zo, ma, per quanto io/ ho potuto intendere, io spero che mandando la signoria V<ostra> lo oratore che fara bon/ fructo. Et lo Signore duca Sigismundo me ha dicto che voglia scrivere alla S<ignoria> V<ostra> et/ confortarla ad mandare l’imbasciatore. Io exequiro quanto me sara mandato et scripto/ per la Vostra Signoria. Circa ad questa parte, io non scrivo altramente, resta ad ad/visare la S<ignoria> V<ostra> delle nove de qua.

<S’ensuit une partie chiffrée, formée de 10 lignes>

Qua se dice ch’el Conte de Cile è morto, et che lo figliolo della bona memoria de Zohanne/ Uniad lo habbia amazato sotto pretexto ch’el dicto Conte de Cile voleva amazare/ luy. Et questo è stato in Ungaria, et alchuni pensano male del stato del Re de Un/garia, perche dicto Conte de Cile faceva fare al dicto Re su et giu, come voleva/ luy. Et Ungari sonno infideli et imbecilli et inconstanti homini verso li loro Signori./ et maxime li principi. Et se dice etiam che tutti li consiglieri et grandi mae/stri che erano con el Conte de Cile siano presi et sostenuti, et che tucta la robba/ et havere havea con si el dicto Conte de Cile sia stata saccommanata. Et in queste/ parte ognuno se ralegra della morte del dicto Conte de Cile, et qua communiter/ se dice che era casone de questa guerra che se faceva al

Imperatore, et che era uno/ Tiranno che voleva guastare et mettere male usanze et graveze in tucta Alemagna./ et piu se dice che ha lassato per testamento tucto lo so dominio et havere al Re de/ Ungaria, et piu se dice che non ha figlioli, ne figliole, et che ha piu terre et lochi/ appartenenti al Imperio, et che lo Imperatore intende de haverli, perche non ha potuto testare// de feudi et de cose pertinente al Imperio. Alchuni pensa et crede che questa morte/ sara casone de suscitare de grandi mali in queste parte.

Duy deli principali che fanno la guerra al Imperatore, che sonno soi soditi como/ sariano quelli de Corezo subditi della Signoria Vostra, quali faceanno, hanno facto et/ fanno la guerra con lo favore, adiuto et instigatione del dicto Conte de Cile/ et del Re de Ungaria et de alchuni altri Signori de Alemagna, loro colligati, sonno/ venuti qua dalla Mayesta Imperiale con salvoconducto del Imperatore per tractare/ accordo, o tregua, o pace, lo quale accordo, tregua o pace se stima per ognuno/ che havera logo si, perche per casone della dicta guerra è multa penuria et extre/mita in questa terra, quale è assediata de ogni bene, et si per respecto della/ dicta morte del Conte de Cile, quale tegniva et ha tenuto et mantenuto in/ piedi dicta guerra, perche li dicti principali non sonno possenti da per loro ad/ mantenere la guerra, siche se crede inanti siano diece di che la pace se pu/blicara, advisando la Signoria V<ostra> che ogni di per fino ad meza nocte se sta in consul/tatione sopra el facto della dicta pace, in la corte del Imperatore, quando piu/ stretta guerra haveva, piu se attendeva ad balare et danzare et ad giostrare,/ che credo tucto era per non monstrare al populo suo che se facesse stima de dicta/ guerra. Ma bene certifico la Signoria V<ostra> che per fino qui la Mayesta soa ha dispeso in/ questa guerra et per casone de questa guerra delli ducati CL m<ilia>.

Io ho voluto sentire della sconfitta de Turchi et trovo per tre o quattro persone con/ chi ho parlato, quali se sonno personaliter ritrovati in quella guerra, et chi de loro/ fo ferito et chi strupiato de schiopetti in quella guerra et sconfitta. Et dicono/ che li Turchi hanno havuto poca rotta, et che se ritrovano essere morti tanti/ Christiani quanti Turchi, et che lo maggior danno che habbiano havuto Turchi è/ la perdita delle munitione et della armata d'aqua. Et dicese che lo Turcho fa/ maggior apparato ad guerra che may, et ch'el fa come fa lo lione quando è/ stimolato et irritato, che butta la bava per tucto. Et per de qua li passano tanti/ che vanno contra el Turcho che è una meraviglia, et multi ritornano in/ drieto che dicono che non se trova da mangiare in quelle parte, perche nel ritornare/ ha facto el Turcho in drieto, perche li Christiani non el possano seguitare,/ ha facto brusare piu de vinti giornate de paese et de boni lochi. Pur questo/ concilio che se fa ad Norumberg se fa a fine che le gente che sonno adviate/ drieto al Turcho de Christiani, che se dice essere delle persone LXX m<ilia>, non ritor/ni in drieto, et che habbiano da mangiare et de substenarse per fino alla prima/vera et dicese che quando habbiano da vivere se uniranno delle persone CC m<ilia> Chri/stiane per andare contra el Turcho.//

Preterea io ho inteso in questo di dal cancelliero dal Duca Sigismundo che/ li Ungari, zoe li principi de Ungaria et lo figliolo del antedicto Zohanne/ Uniad, da

poy ch'el figliolo del dicto Iohanne<sup>53</sup> have amazato lo Conte del Cile<sup>54</sup>,/ che hanno presa tucta la famiglia del Re d'Ongaria et lo duca de Baviera,/ che era con lo dicto Re. Et lo dicto Re se dice essere honestamente sostenuto,/ et dubitase che non accapiti male, perche li Ungari sonno mala gente et infideli, et/ questo Imperatore cerca de dare al dicto Re qualche favore et adiuto, s'el pora;/ tutti questi paesi de za sonno in guerra et in tribulatione, il perche conforto la/ S<ignoria> V<ostra> che quando deliberi mandare lo oratore qua che lo mandi presto, perche so/ de parere che stagando le cose cussi in guerra, lo Imperatore haverà piu spesa/ et per consequens piu tosto se concluderà lo facto della S<ignoria> V<ostra> per tohare dinari. Ri/cordo ancora ch'el bisogna ch'el oratore mandandolo qua la S<ignoria> V<ostra> porti dinari/ da donar ad alchuni grandi maistri per accunzo del facto della S<ignoria> V<ostra>, perche questa/ Corte sta tucta in expectatione de tohare dinari per le proferte che altre volte/ gli sonno state facte. Ben adviso la S<ignoria> V<ostra> che io spero che se farà cum meno dinari/ assay che non diceva Monsignore de Pavia, el quale diceva che la S<ignoria> V<ostra> non/ posseva fare cum mancho de XII m<ilia> ducati ad dare in qua et in la per tributi, perche/ el me basta l'animo cum quattro milia ducati, et ancora cum tre milia de fare ad/ sufficientia contenti tutti quelli che saranno da tributare et cum meno non me pare/ se possa accunzamente fare. Io exequiro quanto per la V<ostra> S<ignoria> me sarà scripto et ordi/nato. Ceterum ricordo alla S<ignoria> V<ostra> che, mandando lo oratore qua, li faza portare/ uno sigillo della S<ignoria> V<ostra> per potere fare littere de credenza et altre littere che acca/desseno ad persuasione et bono accunzo della materia. Qua se rasona et se stima/ et spera ch'el Imperatore se accorderà per ogni modo cum questi soy inimici, et che con/ dicta gente inimica, quale farà soe stipendiate soa Maesta, se partirà et andará/ ad pigliare le terre et luochi del prefato quondam Conte de Cile. Altro non/ me occorre al presente, se non che me ricomando sempre alla V<ostra> I<llustrissima> S<ignoria>.

Ex Nova Civitate, prima Decembris, MCCCCLVI.

E<iusdem> Ill<ustrissime> D<ominationis> V<estre>

Servitor devotissimus, Iohannes de Ulesis<sup>55</sup>.

<sup>53</sup> Ladislav de Hunedoara (décapité en mars 1457), le frère de Matthias Corvin, le futur roi de Hongrie.

<sup>54</sup> Tué en novembre 1456.

<sup>55</sup> ASM, ADS, Potenze Estere, Germania, carteggio 569, fascicolo 7, s.n.